

Le secret du capitaine : [suite]

Autor(en): **Saint-Martin, Ch.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **24 (1886)**

Heft 45

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189487>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

moins, qu'on ne vous redemande pas beaucoup plus qu'il ne vous a été donné.

Vous avez votre chemin de fer, maintenant ; nous en sommes heureux. Puisse-t-il contribuer au bonheur et à la prospérité de votre vallée ; et surtout profitez-en pour vous mettre plus directement en rapport avec le reste de la famille vaudoise. Ne soyez plus isolés comme vous l'avez été jusqu'ici ; ne vous contentez plus d'être renseignés par l'organe des journaux, — car on sait, hélas ! comme ils renseignent quelquefois, — ne restez étrangers ni aux affaires, ni à la politique du canton. Y a-t-il une crise politique ou sociale, un mouvement populaire quelconque ? Prenez le train, descendez dans la plaine, venez à Lausanne dire votre mot. Et si l'on ne veut pas compter avec vous, dites bien haut à vos concitoyens :

— Prenez-garde !... le lac de Joux déborde !

L. M.

Lo menistrè et lo boutsi.

Ein tot, faut être résenablio, et ne pas volliâi être pe nâi qu'on corbé se vo preind fantasi dè vo z'eimbardouffâ la frimousse avoué dâo matsouron, âo bin coumeint diont lè dzeins éduquâ : ne faut pas être pe royaliste què lo râi.

On boutsi, qu'avâi permi sè pratiquès monsu lo menistrè, lâi portâvè on bio bouli totès lè demeindzes matin, que l'aussè dè quiet sè bin dinâ après son prédzo ; kâ n'ia pas ! dévezâ sein cratchi tandi on hàora dè teimps, cein vo z'affauti ne n'hommo atant que n'a vouarba à la faulx, tandi que c'est tot lo contréro po lè fennès.

Quand bin cé menistrè avâi fauta d'on bon bocon po sè refèrè ein saillèssaint dè l'église, n'amâvè tot parâi pas vairè lo boutsi lâi apportâ cllia tsai la demeindze.

— Vaidè-vo, me n'amî, se lâi fe on iadzo, mè fâ maubin dè peinsâ que vo veni la demeindze, on dzo iô nion ne dussè travailli et qu'on dâi respettâ. Tâtsi dè m'apportâ cé bouli on outro momeint què lo dzo dâo repou, kâ cein n'est pas bin.

Lo menistrè avâi prâo réson dè derè que ne faut pas travailli la demeindze ; mâ lâi a travailli et travailli, et on ne pâo portant pas restâ âo lhi po ne pas être d'obedzi dè sè razâ et dè sè veti. Et po medzi ! à mein dè sè repètrè dè pan set âo dè chetsons, faut bin fèrè 'na gotta dè soupa. Mâ po lâi fèrè vairè ein mémo teimps que l'avâi too et què lo volliâvè accutâ, diabe lo pas que lo boutsi lâi rapportâ dè la tsai la demeindze, et ni lo deçando, ni lo delon et ni on outro dzo.

D'obedzi dè s'èin passâ pè foorce, lo menistrè, que cein n'arreindzivè diéro, tracè vai lo boutsi et lâi fâ :

— Vo m'âobliâ, ditès-vâi, et porquî ne m'apportâ-vo rein lo deçando né ?

— Eh bin, monsu lo menistrè, se lâi repond lo boutsi, y'é bin repeinsâ à cein que vo m'ai de, et ora su bin tant d'accœo avoué vo, que y'é décidâ dè ne pe rein portâ dè tsai à cllia que travaillent la demeindze !

Dou vegnolans, dou sâcro à l'ovradzo, sè reincontront l'autro dzo.

Abran. — Lè dzo n'ont bintout perein, Samuïet, lo né et bin vito quie ?

Samuïet. — Oh ! câise-tè, Abran, on n'a pas pi lo teimps dè sè mafitâ (se fatiguer).

LE SECRET DU CAPITAINE

IV

Dès le soir, sous prétexte de visiter les logements d'arrière-garde, il revint sur ses pas, repassa devant la terrasse, maintenant vide, et alla ainsi jusqu'au bourg. A la porte d'une auberge de rustique mais honnête apparence, munie d'une belle enseigne parlante sur laquelle on lisait : *Au Lion d'Or, Luchaud, loge à pied et à cheval*, il avisa un brave homme, à face illuminée et souriante et à ventre rebondi, qui lui parut tout à fait propre à servir ses desseins.

— Un homme si rouge et si gros doit être bavard, pensa-t-il. Essayons de le faire causer.

Et il entra. Le père Luchaud lui offrit aussitôt un verre de vin fin :

— Volontiers, dit le lieutenant, mais à condition que nous le boirons seuls.

— C'est trop d'honneur que vous me faites, monsieur l'officier, reprit le brave homme. Entrez dans ce petit salon ; je vais à ma cave, et dans une minute je suis à vous.

Une minute plus tard, en effet, le jeune officier et le vieil aubergiste offraient, assis l'un en face de l'autre autour d'une petite table carrée, le plus singulier et le plus réjouissant spectacle qu'on puisse imaginer.

D'Avril ne s'était pas trompé. Le père Luchaud était extrêmement bavard. De lui-même et sans attendre les questions, il raconta toute son histoire, et si le lieutenant ne l'eût arrêté, il allait raconter aussi l'histoire de son père et même l'histoire de son grand-père, un vieux soldat du premier empire ! Mais ce n'était point l'affaire du lieutenant, qui le ramena vite au sujet qui le préoccupait, c'est-à-dire à la maison fermée qu'il avait remarquée au milieu du bourg.

Aussitôt la figure si joviale de l'aubergiste se rembrunit :

— Ah ! dit-il avec un soupir, ceci est une triste histoire.

— C'est égal, contez-la-moi tout de même. Elle m'intéressera vivement.

— Comme il vous plaira, mon lieutenant. C'est bien simple ; voici la chose. Il y avait là, autrefois, de bien braves gens que j'ai beaucoup connus, qui étaient estimés de toute la paroisse, mais pas riches, car il faut vous dire...

— Comment les appelez-vous ? demanda d'Avril.

— Darad.

— C'est bien cela ! cria le jeune homme.

— Comment ! vous les connaissiez donc ?

— Non, ne faites pas attention. Allez toujours, je vous écoute.

— Eh bien, mon lieutenant, ces braves gens avaient un fils unique qu'ils voulurent élever avec soin. L'enfant avait des goûts militaires. On obtint pour lui une bourse au collège de la Flèche. Car il faut vous dire que les bourses...

— Poursuivez, mon ami, poursuivez.

— Cela vous intéresse ?

— Oui, beaucoup ; je vous écoute.

— Ah ! monsieur, il eût bien mieux valu pour les Darad que leur fils fût cultivateur ou aubergiste comme moi, car voilà qu'il devint un brillant sujet, sortit un des premiers du Prytanée, entra à l'école de Saint-Cyr, revint sous-lieutenant, reparut souvent au pays à cette époque, puis cessa ses visites et ne revint que pour l'enterrement de ses parents. La maison est restée sa propriété, mais on dit qu'il est mort.

Le lieutenant écoutait de toutes ses oreilles.

— Mais, demanda-t-il, pourquoi n'est-il pas revenu au pays ?

— Ah ! monsieur, c'est une malheureuse aventure, qui a hâté la mort de ses vieux parents.

— Conte-la-moi aussi.

— Volontiers, mais il faut emplir un second verre.

Et le père Luchaud, trop heureux de trouver un auditeur aussi attentif, vida la bouteille dans les deux verres, but à la santé de l'armée française, et reprit son récit en posant ses deux coudes sur la table.

— Il faut vous dire, mon lieutenant, que pendant toute son enfance, le jeune Darad allait souvent chez un monsieur du voisinage qui s'appelait Marin, demeurait à un ou deux kilomètres d'ici et avait deux filles...

— Une brune et une blonde, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Une maison avec jardin, et terrasse sur la route.

— Mais oui ! vous les connaissez donc ?

— Non. Pas du tout.

Le père Luchaud se gratta le front.

— Je ne comprends pas, murmura-t-il : comment ne les connaissez-vous pas, si vous savez qu'il y en avait une blonde et une... mais enfin, cela ne me regarde pas. Je continue. Le jeune homme jouait donc avec ces demoiselles, et ma foi, tous les jours ou presque tous les jours, pendant les vacances, c'était de courir chez M. Marin, à l'Eslière, et les parents des deux côtés n'y voyaient, comme on dit, que du feu ! Et voilà qu'en grandissant, Darad allait toujours à l'Eslière. On ne jouait plus, mais on causait surtout avec l'ainée, M^{lle} Gabrielle...

— La brune ?

— Précisément.

— Celle qui est mariée ?

— Mariée ? Jamais de la vie ! Il est même bien probable qu'elle ne se mariera pas.

— Mais les bébés, sur la terrasse ?...

— Ce sont ceux de sa jeune sœur, la blonde.

(A suivre.)

CH. SAINT-MARTIN.

Réponses et questions.

La réponse au *passé-temps* de samedi est :

C
T Y R
C Y R U S
R U E
S

Nous avons reçu 66 réponses justes. La prime est échue à M. Rossier-Richard, à Vevey.

Problème.

Un poids de 40 livres tombe et se casse en 4 morceaux. Or, il se trouve qu'avec ces quatre morceaux, il est possible de peser toutes les quantités de 1 à 40 livres. — Quel est le poids de chacun des 4 morceaux ?

Prime : Un calendrier-éphéméride pour 1887.

Boutades.

A l'estaminet.

— Monsieur, vous avez un air insolent qui ne me plaît pas !

— On n'est pas maître de l'air qu'on peut avoir ...

— Si fait, monsieur !

— Alors, pourquoi avez-vous l'air bête ?...

En omnibus.

— Conducteur, vous m'arrêterez rue de Rivoli ?

— Quel numéro, madame ?

— 257, au troisième.

— Très bien, madame. *Nous y passons.*

Un rôdeur de nuit à un passant :

— Pourriez-vous me dire l'heure, s'il vous plaît ?

— J'allais justement vous la demander ; je n'ai pas de montre.

— L'autre, tirant la sienne :

— Minuit trente-cinq.

Et il continue son chemin.

Un étranger visitait l'autre jour un appartement vacant depuis six mois.

— Le local me convient, dit-il au concierge, mais cinq étages, c'est un peu raide !...

— C'est vrai... Toutefois, je ferai observer à monsieur que depuis quelque temps la maison tasse énormément.

Un mécanicien a reçu dernièrement d'un village neuchâtelois une dépêche télégraphique ainsi conçue :

Village en flammes ; venez réparer pompe.

Authentique.

Les *Etrences fribourgeoises* nous racontent qu'un brave campagnard désirait depuis longtemps voir un squelette humain. Apprenant qu'il s'en trouve un au Musée, il s'y rend et aperçoit dans un coin le squelette d'un âne et s'écrie dans son patois : *Queman chin no tzandzé tot parei !* (Comme ça nous change, tout de même !)

THEATRE. — Dimanche, 7 novembre :

Les pauvres de Paris,

drame en 7 actes. — Le spectacle sera terminé par

Un mari dans du coton,

vaudeville en 1 acte. Admission des billets du dimanche. Rideau à 7 ³/₄ heures.

L. MONNET.

TIMBRES-POSTE SUISSES

de 1851 à 1863,

achetés aux plus hauts prix !

Kirchhofer et Champion,

11, Lévrier, Genève.

Achat de tous timbres et collections.

O.L. 207 G.